DAUPHINÉ LIBÉRÉ
Mercredi 21 Juin 1967.

Très brillante ouverture du XIIIe Festival de Divonne *avec un concert émouvant* d'Arthur RUBINSTEIN

DECIDEMENT, *ce Festival de musique de chambre de Divonne-les-Bains entend rester fidèle à sa réputation de grandeur et de qualité : l'ouvrir avec Arthur Rubinstein et le clore avec David Oïstrakh c'est placer d'emblée cette manifestation à une échelle internationale. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de voir les organisateurs, MM. Jean Chatenet et Didier Meaux Saint-Marc, et Mlle Dominique Dubois-Ferrière, victimes du succès de leur festival : on s'est presque battu, lundi soir pour obtenir des places, et des diplomates venus de la Genève toute proche, en seraient volontiers... venus aux mains pour obtenir une chaise sur l'estrade, juste derrière celui qu'on peut qualifier, sans flagornerie aucune, de plus prestigieux pianiste de notre temps.*

En fait, c'est avec un serrement de cœur que, chaque fois, nous attendons le premier accord de cet homme superbe et généreux que nous aimons, que nous admirons profondément, que nous avons tellement idéalisé au travers de sa magistrale phonographie : les ans auront-ils eu raison de sa foi, de sa volonté, de son amour? Chaque fois, par contre, c'est le même miracle : non seulement le style, la mise en place, les couleurs sont parfaits, mais encore le jeu, le phrasé ont un caractère inéluctable, définitif, indiscutable, et la flamme qui brûle ardemment au cœur — et au corps — de cet artiste génial se communique bientôt à toute l'assistance réellement émue. Et ce miracle se produit sans pompe, sans cérémonial, sans affecterie; Arthur Rubinstein a un respect légendaire pour son public, quel qu'en soit son propre éclat (Jules Romain, Gérard Bauer, Nikita Magalov, Paul Paray, Audrey Hepburn, Yul Bryner, Capucine assistaient à cette première) et nous l'entendîmes confier à Maurice Werner, commissaire général : « Si je n'avais pas le sentiment de faire encore des progrès, je m'arrêterais de jouer ».

Son « Appassionata » fut un modèle d'exécution inspirée, tant par la beauté et la sérénité du chant que par le souffle ample de la respiration, la pulsation passionnée qui fait néanmoins apparaître ce chef-d'œuvre dans sa pureté originelle; «Carnaval» de Schumann, littéralement subjuguant par sa riche palette de nuances et de couleurs, tour à tour grave et primesautier, toujours poétique, une œuvre fort difficile dont il s'est sérieusement joué plus qu'il ne l'a jouée.

Claud Debussy (Ondine, Prélude en la mineur) n'échappa point à cette transcendance : les vertus de cet auteur délicat en étaient presque classiques. Quant à Villa-Lobos, qu'Arthur Rubinstein contribua tant à faire connaître, c'est éblouissant, étincelant qu'il ressortit de ces trois pièces terriblement difficiles et tirées de « O Prole de bebé » : Moreninha, Probesinha et Polichinelle. Son imagination, sa vision de ces œuvres dépassent nos propres aptitudes à les aborder.

Enfin, Rubinstein termina avec Chopin : nous avons tellement dit pourquoi il nous avait définitivement converti à ses conceptions que nous hésitons à le répéter pour sa Ballade No - op. 23, son Nocturne No 2 op 27, sa Polonaise op. 53 et une Etude. C'est un Chopin épique, certes, mais sain, solide, vivant, passionné et lucide en même temps : tel qu'il a été sa vie durant, la phtisie ne l'ayant atteint que tardivement, et encore davantage pour l'aiguillonner que pour l'amoindrir. Cette musique-là, exempte de toute langueur indécente, sans ses rubatos précieux qui la dénature si souvent chez les pseudoromantiques de carrière, est claire, directement émouvante et d'une grandeur admirable, puissante et discrète. Cette faculté de passer des œuvres les plus difficiles, les plus métaphysiques, aux divertissements les plus légers et tout simplement jolis, comme le Scherzo-valse de Chabrier, c'est Rubinstein dans sa plénitude, alliant la candeur, la foi et l'élan de la jeunesse à la sereine sagesse de la maturité. Rubinstein, qui sait demeurer, à la fois, le vieil homme et l'enfant...

Claude BANNIERES.